

Albert Camus

L'Exil et le Royaume

1957

L'Exil et le Royaume est un recueil de six nouvelles. *La Chute* devait constituer une septième nouvelle : mais le récit prit une telle ampleur que Camus décida de le publier séparément en 1956.

Jonas

La nouvelle intitulée « Jonas » raconte l'histoire d'un artiste peintre dont l'œuvre connaît un réel succès. Sa femme Louise et son ami Rateau l'aident et l'entourent de toute leur affection. Trois enfants sont nés qui prennent de plus en plus de place dans le petit appartement de Jonas ; le succès s'accroissant, les visites d'« amis », d'admirateurs et de disciples se font de plus en plus nombreuses et Jonas doit se réfugier, pour peindre, dans sa chambre à coucher : mais on le poursuit jusque-là, et il n'arrive plus à créer. À la fin de la nouvelle, Jonas construit une soupenette dans

son appartement : il y mange et y couche, désormais seul. Un jour, il tombe inanimé ; sur la toile qu'il peignait, on ne voit qu'un seul mot, dont une lettre est difficile à déchiffrer : on ne sait pas s'il s'agit du terme « solitaire » ou du terme « solidaire ». Ambiguïté symbolique : l'artiste doit être parmi les hommes pour les peindre mais sa création ne peut se faire que dans la solitude. C'est là un des sens de la phrase finale dont on trouvera une autre formulation au début du texte qui suit.

« C'est la rançon de la gloire »

Au moment où nous prenons la nouvelle, Jonas, qui jusque-là était toujours content, commence à prendre conscience du sort qui lui est fait et de la peine de sa femme Louise.

Il aimait sa peinture, et Louise, ses enfants, Rateau, quelques-uns encore, et il avait de la sympathie pour tous. Mais la vie est brève, le temps rapide, et sa propre énergie avait des limites. Il était difficile de peindre le monde et les hommes et, en même temps, de vivre avec eux. D'un autre côté, il ne pouvait se plaindre ni expliquer ses empêchements. Car on lui frappait alors sur l'épaule. « Heureux gaillard ! C'est la rançon de la gloire ! »

Le courrier s'accumulait donc, les disciples ne toléraient aucun relâchement, et les gens du monde maintenant affluaient que¹ Jonas d'ailleurs estimait de s'intéresser à la peinture quand ils eussent pu, comme chacun, se passionner pour la royale famille d'Angleterre ou les relais gastronomiques. À la vérité, il s'agissait surtout de femmes du monde, mais qui avaient une grande simplicité de manières. Elles n'achetaient pas elles-mêmes de toiles et amenaient seulement leurs amis chez

1. Le pronom relatif « que » a pour antécédent « gens du monde ». Ce membre de phrase signifie donc : « Maintenant affluaient les gens du monde chez qui Jonas trouvait estimable qu'ils s'intéressent à la peinture. »

l'artiste dans l'espoir, souvent déçu, qu'ils achèteraient à leur place. En revanche, elles aidaient Louise, particulièrement en préparant du thé pour les visiteurs. Les tasses passaient de main en main, parcouraient le couloir, de la cuisine à la grande pièce, revenaient ensuite pour atterrir dans le petit atelier où Jonas, au milieu d'une poignée d'amis et de visiteurs qui suffisaient à remplir la chambre, continuait de peindre jusqu'au moment où il devait déposer ses pinceaux pour prendre, avec reconnaissance, la tasse qu'une fascinante personne avait spécialement remplie pour lui.

Il buvait son thé, regardait l'ébauche qu'un disciple venait de poser sur son chevalet, riait avec ses amis, s'interrompait pour demander à l'un d'eux de bien vouloir poster le paquet de lettres qu'il avait écrites dans la nuit, redressait le petit deuxième tombé dans ses jambes, posait pour une photographie et puis : « Jonas, le téléphone ! » il brandissait sa tasse, fendait en s'excusant la foule qui occupait son couloir, revenait, peignait un coin de tableau, s'arrêtait pour répondre à la fascinante que, certainement, il ferait son portrait et retournait au chevalet. Il travaillait, mais : « Jonas, une signature ! – Qu'est-ce que c'est, disait-il, le facteur ? – Non, les forçats du Cachemire. – Voilà, voilà ! » Il courait alors à la porte recevoir un jeune ami des hommes et sa protestation, s'inquiétait de savoir s'il s'agissait de politique, signait après avoir reçu un complet apaisement en même temps que des remontrances sur les devoirs que lui créaient ses privilèges d'artiste et réapparaissait pour qu'on lui présente, sans qu'il pût comprendre leur nom, un boxeur fraîchement victorieux, ou le plus grand dramaturge d'un pays étranger. Le dramaturge lui faisait face pendant cinq minutes, exprimant par des regards émus ce que son ignorance du français ne lui permettait pas de dire plus clairement, pendant que Jonas hochait la tête avec une sincère sympathie. Heureusement, cette situation sans issue était dénouée par l'irruption du dernier prédicateur de charme qui voulait être présenté au grand peintre. Jonas, enchanté, disait qu'il l'était, tâtait le paquet de lettres dans sa poche, empoignait ses pinceaux, se préparait à reprendre un passage, mais devait d'abord remercier pour la paire de settes qu'on lui amenait à l'instant, allait les garer dans la chambre conjugale, revenait pour accepter l'invitation à déjeuner de la donatrice, ressortait aux cris de Louise pour constater sans doute possible que les settes n'avaient pas été dressés à vivre en appartement, et les menait dans la salle de douches où ils hurlaient avec tant de persévérance qu'on finissait par ne plus les entendre. De loin en loin, par-dessus les têtes, Jonas apercevait le regard de Louise et il lui semblait que ce regard était triste.

Albert Camus, *L'Exil et le Royaume* (1957), éd. Gallimard.